

La candeur salvatrice d'un tendre révolté

Coteau Rouge d'André Forcier, Québec, 2011, 83 minutes

Marie-Claude Loiselle

Number 154, October–November 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65116ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

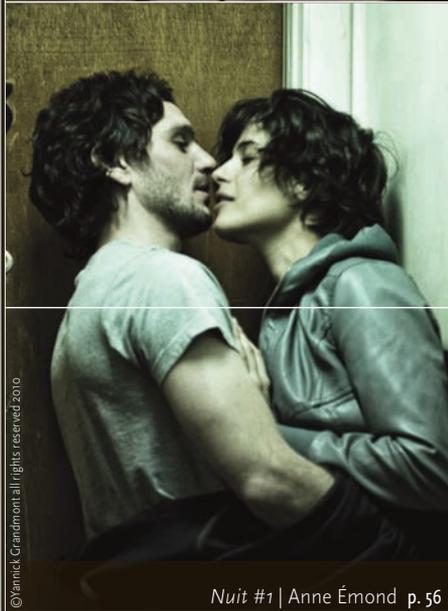
[Explore this journal](#)

Cite this review

Loiselle, M.-C. (2011). Review of [La candeur salvatrice d'un tendre révolté / *Coteau Rouge* d'André Forcier, Québec, 2011, 83 minutes]. *24 images*, (154), 54–55.



Coteau Rouge | André Forcier p. 55



© Yannick Grandmont all rights reserved 2010

Nuit #1 | Anne Émond p. 56



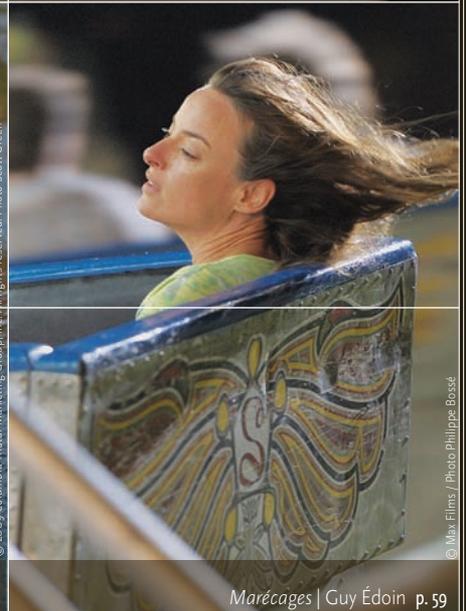
Monsieur Lazhar | Philippe Falardeau p. 58



Restless | Gus Van Sant p. 57



© 2009 Columbia TriStar Marketing Group, Inc. All rights reserved. Photo: Scott Green



Marécages | Guy Édoin p. 59

© Max Films | Photo Philippe Bossé

La candeur salvatrice d'un tendre révolté

par Marie-Claude Loiselle

André Forcier a déjà évoqué une «culture de la Rive-Sud» pour qualifier le milieu dans lequel il a passé son adolescence à arpenter les quartiers populaires limitrophes de Montréal : Greenfield Park, LeMoynes, Ville Jacques-Cartier, mais aussi un des secteurs de celle-ci nommé Coteau-Rouge. Jacques Ferron, qui a pratiqué la médecine à Ville Jacques-Cartier dès l'âge de 28 ans et trouvé auprès des gens qui habitaient cette zone ouvrière construite de façon anarchique par des pionniers de tout acabit une source d'inspiration inépuisable pour ses romans, avait baptisé ce lieu le «petit Farouest». Et c'est précisément ce Farouest-là, abritant toute une faune composée autant de gagne-petit et de criminels de bas étage que de nouveaux riches issus de la pègre de la Rive-Sud, qui servira de toile de fond à *Night Cap* (1974) et à son humour noir puis, vingt ans plus tard, au *Vent du Wyoming*, dans lequel Forcier rend un hommage des plus déjanté au boulevard Taschereau et à son motel Oscar.

Avec *Coteau Rouge*, Forcier revient donc à son lieu de prédilection pour y camper sur le sol d'un nouveau Far West l'affrontement entre un promoteur immobilier avide et la population du quartier. Forcier évite toute démagogie dans ce qui sous-tend le film, malgré une attirance marquée pour une exagération du trait qui tire souvent les personnages vers la caricature. Érik Miljours, celui qui cherche à acheter les anciennes maisons ouvrières de Coteau-Rouge pour les remplacer par des condos de luxe, ne représente pas ici la force occulte d'un capitalisme anonyme qui exerce son empire dans les hautes sphères économiques : il incarne la cupidité du capitalisme ordinaire, celle du beau-frère, de l'oncle, du voisin, prêts à tout pour s'enrichir et s'élever dans l'échelle sociale. Quoi qu'il en soit, Miljours continue à faire partie de la famille, qui résiste avec ruse à ses tractations. Il y a toujours eu ce type de personnages vaguement crapuleux dans l'univers de Forcier et, comme toujours, cet Érik Miljours apparaît comme une figure parfaitement représentative et presque emblématique de la société québécoise actuelle, cherchant à tout prix à renier son



«héritage de la pauvreté» (Yvon Rivard) et à construire un nouveau Québec «nettoyé» de tous ceux qu'on préfère ne plus voir.

Le refus que Forcier oppose à cette idéologie ne cède pas à la démagogie parce que le regard qu'il pose sur le monde est porté avant tout par un véritable amour des gens qu'il filme – les comédiens autant que les personnages et ceux qui les ont inspirés. Forcier, en grand observateur, dira toujours que le réel est trop riche pour devoir inventer, qu'il n'a qu'à cueillir ce qui se présente à lui... Malgré qu'il n'ait depuis longtemps poussé aussi loin le caractère burlesque, sinon grotesque, de certaines situations, il faut reconnaître qu'un personnage comme celui d'Hélène (interprété avec un plaisir communicatif par Céline Bonnier), parvenue euphorique et faussement enceinte de l'enfant qu'elle fait porter par sa mère, est suffisamment inspiré par la sensibilité exacerbée du cinéaste pour conserver quelque chose d'attachant. De même, en campant le personnage de l'entrepreneur ambitieux, Forcier ne juge pas l'homme mais uniquement ses actes. Il ne l'accuse pas plus qu'il ne l'excuse.

Il faut être taillé dans un bois bien dur aujourd'hui pour persister, malgré le cynisme ambiant, à placer en l'homme une confiance indéfectible. Rares sont les films qui, comme ceux de Forcier, sans aucun bon sentiment, sont à ce point portés par la voix de la ten-

dresse. On constate qu'après quatorze films, le cinéaste n'a jamais perdu cette sorte de candeur qui l'anime depuis *Chroniques labradoriennes* (1967). Ce qu'il fait exister à l'écran, c'est un monde où vivre ensemble est encore possible et dans lequel subsiste une part d'utopie, non pas harmonieuse mais simplement aiguillonnée par la puissance des liens humains. Si la communauté avait longtemps été au centre du cinéma d'André Forcier avant de se disloquer à partir de *La comtesse de Baton Rouge* (1997), on ne peut qu'en constater le retour en force depuis son précédent film, *Je me souviens*. Dans *Coteau Rouge*, on met en commun les cordes à linge du quartier pour que les effluves du grand air remplacent les somnifères, les adolescents s'engagent dans la vie de leur quartier et les membres de l'Amicale de pétanque de Coteau-Rouge se cotisent pour racheter la station service de Fernand convoitée par Miljours. Ici comme toujours, Forcier fait la part belle à tous ces «êtres en trop» rejetés en marge de la société et de nos villes, et les accueille avec le plus grand des bonheurs dans sa vaste famille imaginaire, qui ne cesse de grandir depuis 35 ans. 

Québec, 2011. Ré. : André Forcier. Scé. : Forcier, Linda Pinet et Georgette Duchaine. Ph. : Daniel Jobin. Mont. : Linda Pinet. Mus. : Michel Cusson et Kim Gaboury. Int. : Roy Dupuis, Céline Bonnier, Gaston Lepage, Louise Laparé, Hélène Reeves, Mario Saint-Amand, Paolo Noël, Maxime Desjardins-Tremblay, Bianca Gervais. 83 minutes. Prod. : Linda Pinet et André Forcier pour Les Films du Paria. Dist. : Atopia.